

AGORA

Didier de Neck a invité Kurt Pothen à écrire un texte sur le thème du « Collectif ! », comme contribution du Théâtre Agora à la *Royale Révérence du Théâtre de la Galafronie* en avril 2018. Cette demande lui est parvenue au lendemain d'un workshop sur Hannah Arendt pour tous les membres de l'ensemble Agora dirigé par Felix Ensslin à Saint Vith.

Les considérations qui suivent ont émergé de conversations sur la demande du Théâtre de la Galafronie et sur le thème du workshop entre ces trois personnes : Kurt Pothen (directeur artistique d'Agora), Felix Ensslin (metteur en scène de « Animal Farm – Theatre dans le parc humain » et de la pièce d'Agora « Les trois vies d'Antigone » (AT) de Slavoj Žižek prévue pour octobre 2019) et Ania Michaelis (metteuse en scène de deux pièces chez Agora, dont la pièce « Hannah sur scène » (AT) prévue pour mars 2019).

Royale Référence : Les fondateurs sont morts, vive la fondation !

Marcel Cremer a fondé la compagnie de théâtre Agora en 1980. Bien que l'initiative soit venue de lui, il considérait avec ses co-fondateurs le groupe comme un collectif. Comme beaucoup d'autres à l'époque, Marcel et ses compagnons d'armes voulaient s'inscrire dans la continuité des impulsions égalitaires et critiques face à l'autorité que 1968 avait rendues réalisable. « 1968 », désir d'un monde pensé collectivement, d'un autre monde, - quoi que ces chiffres puissent désigner exactement. Au moment-même de la fondation d'Agora, ces vœux grandissaient déjà à l'ombre du soleil écrasant de l'individualisation et de la libéralisation du marché. Le fameux adage de Margret Thatcher : « There is no alternative » est devenu la nouvelle maxime de l'époque, prétendument tournée vers la réalité. Depuis lors et aujourd'hui encore, cette posture n'a jamais vraiment perdu de sa validité.

Paradoxalement, cette raison d'état de l'impossibilité de toute alternative n'a pas seulement donné lieu à « Alternative für Deutschland » et à des groupes similaires dans différents pays, mais également à une sorte de mimétisme de l'activisme. Aujourd'hui, nous pouvons assister à des mouvements comme celui des « identitaires » en France, en Autriche et en Allemagne. Ceux-ci veulent attirer, et attirent l'attention par exemple par le biais d'interventions, de *Teach-In* ou de *Happening*. Mais ils essayent de s'approprient également, en tant que nouveau lieu et organe de protestation et de critique, l'histoire de la gauche et ses pratiques d'action. Reprise de la sorte, la motivation de créer un « monde différent » s'est transformée en l'opposé de ce à quoi l'on aspirait à l'origine.

Hannah Arendt conçoit la liberté comme un concept qui ne peut être saisi que s'il est compris dans le contexte de l'action commune - d'autres diraient collective. Collectivement ne veut pas dire pas : Identique. Au contraire, puisque les actions de différentes personnes se rencontrent en un seul endroit, un espace de liberté s'ouvre de par l'imprévisibilité accrue des conséquences. Cet espace peut être utilisé pour façonner un avenir non déterminé, dans le sens esthétique du terme : qui, dès le départ, est non déterminé. Arendt appelle ce lieu l'"Agora", en référence à l'histoire de la démocratie des cités grecques. A l'inverse, l'orientation vers « un état d'esprit moraliste », qui a commencé son avancée triomphante dans les années 1980, a placé l'individu maximisant son propre "but lucratif" sur le trône du pouvoir. Des mots clés tels que « modernisation », « troisième voie », « société du risque », etc. servent depuis lors d'indice d'une nécessité sociétale - excluant toute idée de réelles alternatives et de tangible différence. L'appel à la responsabilité individuelle d'une part, et la conséquente délégitimation des formes collectives d'organisation comme par exemple les syndicats, les théâtres collectifs et égalitaire et d'autre initiatives socio-culturelles d'autre part, ont remplacé les utopies et les espoirs, qui, même au moment de leur perte, avaient déployé la force d'inspirer la fondation de la Galafronie ou de l'Agora entre autres. En même temps, ce type d'initiative correspondaient à des dispositifs expérimentaux – certainement sans que les fondateurs en aient conscience, ou que cela soit dans leurs intentions. Ils devaient permettre de tester le nouveau concept travail-individualité, appelé aujourd'hui « néolibéral », dont le capitalisme postfordiste avait besoin, de plus en plus mondialisé après la chute du mur de Berlin en 1989. L'initiative personnelle, la flexibilité, le dépassement des limites de la spécialisation, c'est-à-dire de la division du travail, la satisfaction au sein même du processus de travail et le fait de ne pas dépendre comme toujours du résultat : ce sont les outils que les fondations autonomes des années '80 ont expérimenté sur les nouvelles subjectivités du travail dans le domaine socioculturel. Le capitalisme « producteur de symboles », « post-industriel », basé sur le « travail immatériel » en avait besoin. L'Agora et la Galafronie sont deux de ces monstres hybrides entre art et politique. Deux terrains de pratique de l'individualisation croissante d'une part, et du maintien d'un potentiel utopique et protestataire de l'autre. La compétition

toujours croissante et la recherche de subsides, centrale à l'organisation du travail artistique, définit nos groupes de manière essentielle. Cela est resté un pan caché du récit de la liberté artistique au sein de ce système : ces groupes payés pour – nous, donc – ont endossés une sorte de mal nécessaire. Nécessaire puisque même « TINA » - 'There is no alternative' est un récit, et doit donc être transmis, même sur le mode de la critique. Un mal, puisque personne, et surtout pas les personnes au pouvoir, ne croit plus à un théâtre comme « institution morale ». C'est-à-dire au théâtre comme catalyseur dans un monde misérable en peine de changement.

Marcel est décédé en 2009. Sa mort est survenue à un moment où les politiques venaient de décider d'octroyer au désormais célèbre Agora Theater une convention durable. C'était un cadeau empoisonné – Marcel en était tout à fait conscient dans ses derniers mois et années-, et il a bien sûr servi la raison d'état, par le biais de subventions, de soutien structurel et de participation aux salaires. L'institutionnalisation du théâtre Agora vivait de la légitimité que Marcel Cremer lui avait conférée. Mais le fait qu'il soit mort au début de cette institutionnalisation et du soutien qui en découlait, n'a pas pu priver le théâtre de cette légitimité, du moins pas immédiatement. Pour beaucoup de groupes similaires et d'initiatives socioculturelles des années 80 et plus, il en a été de même après la mort du fondateur. C'est ce qui se passe aujourd'hui pour la Galafronie : les politiques ont justifié les coupes de budget par le fait que celui-ci était lié aux compétences et au charisme du/des fondateurs.

Dans les premières années qui ont suivi 2009, il y avait au sein d'Agora une volonté collective de préserver et de poursuivre l'héritage, l'œuvre que Marcel avait créé avec nous. Cela a d'ailleurs très bien marché. Les problèmes sont apparus lorsque, après quelques années de soutien structurel défendu avec succès, quelques personnes intelligentes et ouvertes d'esprit, de l'intérieur et de l'extérieur d'Agora ont commencé à se demander s'il ne s'agissait pas, plutôt que d'atteindre ce qui était réalisable, de confirmer ce qui avait déjà été réalisé. S'il ne s'agirait peut-être pas de transmettre une forme, une méthode à la lettre, mais plutôt l'esprit d'une fondation, d'une histoire.

La première pièce d'Agora, en 1981, était « L'Instruction » de Peter Weiss. Cette pièce n'a pas été choisie au hasard par Marcel Cremer. La pièce devait rendre visible un manque dans la région germanophone de Belgique : le manque d'une confrontation sérieuse avec l'histoire récente, c'est-à-dire l'implication d'individus et d'institutions dans le national-socialisme – au-delà de l'idée préconçue selon laquelle la partie germanophone belge et ses habitants en avaient été l'une des premières victimes.

Quand le fondateur meurt, quand les fondateurs prennent leur retraite, quand des nouveaux arrivent ou quand ceux qui sont arrivés plus tôt veulent prendre le relais, souvent se pose la question – et souvent exclusivement – de la loyauté envers l'acte fondateur, la question de la continuité. On peut peut-être dire avec les mots d'une des pièces récentes d'Agora que paradoxalement, "la trahison est fidélité et donc devoir". Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le fondateur de l'Agora, et les fondateurs de la Galafronie sûrement aussi, ainsi que beaucoup d'autres initiateurs de collectifs dans le domaine socioculturel, sont partis d'une impulsion opposée dans leur travail, à leurs débuts. C'est-à-dire pour permettre ou provoquer un changement, déconstruire les idéologies contemporaines, remettre en question l'existant. De ce point de vue, toute tentative de continuité qui se réfère aux œuvres, aux méthodes et aux réalisations peut être comprise comme une trahison en soi. Les fondateurs eux-mêmes ne pouvaient, tout comme les autres, savoir dès le début où mèneraient leurs actions. Les conséquences – que ce soit dans le monde, dans leur perception d'eux-mêmes ou dans le cours de leur propre vie – en étaient imprévisibles.

Peut-être que la question de la continuité amène alors à celle de la forme appropriée, c'est-à-dire à la question aujourd'hui nécessaire du renouvellement de la fondation. Il s'agit donc d'assumer encore et toujours les risques et les imprévus qui apparaissent voilés à l'horizon au moment du début et se révèlent méconnaissables ? Peut-être s'agit-il de comprendre que - comme à l'époque - il s'agit, ici et maintenant, de montrer ces manques qui littéralement nous concernent et hantent notre temps, comme l'esprit du Père Hamlet nous hantait autrefois ? Cette visitation ne nécessite qu'une seule chose : le courage d'agir. De commencer quelque chose sans savoir où ça se termine. Il s'agit encore et toujours d'une chose : de débuts.

Kurt Pothen, Felix Ensslin, Ania Michaelis

Traduction : Galia De Backer